



JACQUELINE RAYET DANS « LE SACRE DU PRINTEMPS »,
CHORÉGRAPHIE DE MAURICE BÉJART
L'originalité ne pardonne pas

→ Bien sûr, la Giselle de Magdalena Popa (Bucarest) est inoubliable, et Maria Tallchief et Peter Van Dyk font un beau couple lyrique, mais fallait-il obligatoirement les distinguer, à seule fin que chacun s'en retourne dans son pays avec ses petits lauriers ? Est-ce qu'un vrai festival de la Danse, au lieu de se donner les allures d'un concours d'exécution (d'ailleurs incomplet et désordonné), ne devrait pas d'abord récompenser les œuvres, les auteurs, les créateurs qui seuls peuvent changer le visage de cet art stagnant, le faire évoluer, le rapprocher de nous ?

Béjart s'est vu attribuer le prix du meilleur chorégraphe. C'est bien. Ce qui est scandaleux, c'est que cette distinction soit mise par le jury sur le même plan que celles décernées au meilleur danseur ou à la meilleure interprète féminine. Il n'y aurait pas de meilleure politique pour qui aurait juré de rabaisser, de compromettre, de limiter un des artistes créateurs les plus originaux de notre temps. Mais, dans le monde clos de la danse, l'originalité est une insolence qui ne pardonne pas.

MAURICE FLEURET

Portrait

Madeleine Renaud ou l'amour sans mesure

par Claude Roy

Dans « Des journées entières dans les arbres », de Marguerite Duras, la comédienne la plus « comme il faut » du théâtre français est devenue une vieillarde sublime, échevelée, dévorante. Claude Roy, son ami, est allé la voir.

Dans les toiles d'araignée du temps, elle a bien fini par se prendre, la fine abeille, la fine mouche à miel et à sourire, la futée fraîche, la fine de partout, fine de voix, fine d'attaches, fine de cœur, Madeleine Renaud.

Et alors, me dit l'Ecclésiaste, qui entre justement chez moi, sûrement pas par hasard, et alors, cela t'étonne, qu'une personne humaine ce soit comme une pomme, qu'à la longue ça se plisse, ce qui est courbé ne peut être redressé, un temps pour être légère et court vêtue, un temps pour être alourdi et long habillée, un temps pour jouer Juliette, un temps pour jouer Mère Courage ?

Madeleine Renaud, ce n'est pas une si vieille dame que ça. Ça dépend comme et quand. Le soir, de 20 h 30

à 23 h 30, en ce moment, elle a cent ans, elle est la maman de Marguerite Duras, des journées entières dans le malheur d'aimer, d'aimer un fils si mou, si yeule, si rien, une vieille femme, les épaules courbées par le temps qui passe et l'amour de son fils qui ne passera pas, les jambes écartées pour tenir sur la terre qui vous aspirerait d'un rien, les pieds gonflés, mal aux pieds, mal au cœur, mal partout. Mais maintenant, dans sa loge, bien sûr, toute menue, toute nacrée, si parfaitement Madeleine, ce n'est qu'une dame exquise. Elle regarde avec moi sur une photo son visage de vieillarde du soir.

« C'est moi, ça ? C'est moi ? »

La voix claire, naïve, une stupeur courtoise.

Je dis : je me souviens quand vous

Musique

J'accuse

par Jean-Claude Eloy

Né à Rouen en 1938, Eloy est passé par le Conservatoire (classes de piano, de musique de chambre, d'harmonie, de contrepoint, de fugue et de composition) avant d'aller travailler à Bâle avec Boulez, dont il est considéré aujourd'hui comme le disciple le plus doué. On le joue à Darmstadt, à Donaueschingen. Boulez a dirigé une de ses œuvres cette année à Los Angeles, et nous avons rendu compte dans l'enthousiasme des trois partitions de lui programmées ces dernières saisons au Domaine musical : « Etude III » (1962), « Equivalences » (1963) et « Polychronies » (1964). Créateur à la forte personnalité, homme de gauche « engagé » depuis toujours, musicien de combat, Jean-Claude Eloy était appelé à jouer un rôle de premier plan dans la vie musicale de notre pays. Mais après avoir refusé plusieurs commandes officielles, il a décidé, comme d'autres musiciens de valeur, de quitter la France. C'est « le Nouvel Observateur » qu'il a choisi pour s'expliquer.

Vous l'avez entendu : « ...Depuis le jour où Berlioz a conduit, dans le vent d'hiver, avec ses grands cheveux au vent, la symphonie funèbre et triomphale devant le cercueil de Napoléon, on n'avait jamais commandé quelque chose pour la nation à un musicien de génie. On

l'a tout de même fait cette année. Ce n'est pas, mesdames, messieurs, une défense ; c'est une excuse. » Voilà ce qu'André Malraux trouve à dire à qui lui reproche son absence de politique musicale. Ce n'est pas une excuse, c'est une provocation. Au lieu de favoriser, de développer, de struc-

jouiez la vieille maquerelle dans « Judith », le passage de vous vraie à vous maquillée, puis le démaquillage, après...

« Mais celle-là, dit-elle, je la joue sans rien. (Elle se caresse lentement, de ses petites mains scaramouches et scarabelles, elle caresse ses joues, ses tempes.) Je me lave la figure au savon, et je joue sans rien. »

Invisible miroir

Juste une perruque, dis-jé, et une grande douleur. C'est un bon maquillage, la douleur.

Madeleine Renaud se regarde dans une glace qui n'est pas là, qui est là, un visible invisible miroir.

« Je ne réfléchis jamais, dit-elle. Je n'ai aucune mémoire », dit-elle.

(Ce n'est pas une pose, une affectation. Je crois qu'elle réfléchit souvent et sans s'en apercevoir. Je suis sûr qu'elle a une énorme mémoire enfouie, mais elle ne le sait pas, Madeleine. Je crois qu'elle ne sait même pas qu'elle est en train de commencer à être une actrice de génie, Madeleine.)

Commencer ? Vous y allez un peu fort ! Madeleine Renaud a toujours été une grande actrice... Est-ce que je deviendrais à la mode, employant génie à tort et à travers, comme nos fils qui trouvent que Freud c'est génial, le Palladium c'est génial, André Breton, c'est génial, les Beatles, c'est génial, etc. ? Réponse : « Génie, s. m. : Aptitude spéciale dépassant la mesure commune soit dans les Lettres et les Beaux-Arts, soit, etc. » (Littre.)

Oh ! oui, c'était une grande comédienne, il y a belle lurette. Si vous

me soumettez à un interrogatoire poussé, j'aimerais à dire sans remords : une très grande comédienne. Mais génie, c'est un mot que j'ai commencé à employer pour elle depuis quatre ou cinq ans : avec la pièce de Christopher Fry, le sublime « Oh les beaux jours » de Beckett, et maintenant la pièce de Marguerite Duras.

Quand on lui demande pourquoi, comment elle est devenue comédienne, Madeleine Renaud répond comme répondrait Jean-Louis Barrault. (C'est une douce manie de Barrault, le pansexualisme, les mots crus, le théâtre acte érotique, etc. Barrault a lu Freud, en sautant les chapitres sur la sublimation, alors il a dit que le théâtre, ça se fait avec les c..., qu'un grand homme de théâtre c'est quelqu'un qui b... fort en scène, etc. Il doit y avoir du vrai, mais ça ne me paraît pas si simple que ça et l'art de Barrault dément, enrichit la théorie de Barrault.)

« J'aimais l'amour »

« Pourquoi j'ai fait du théâtre ? dit Madeleine. Mais pour faire l'amour tous les soirs ! »

Mais elle ajoute, et ça sonne beaucoup plus vrai, ça résonne plus profond :

« Pour qu'on me dise qu'on m'aime, pour parler d'amour et qu'on me parle d'amour. »

« J'aimais l'amour », dit-elle.

Sûrement. Mais.

Mais quoi ?

Comment dit saint Augustin ? « La mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure ». Nous aimions Madeleine Renaud d'être la plus totalement comme il faut des femmes,